

## PROLOGUE

AU plein midi des journées brûlantes, la cité des Soies était un amoncellement de noir et de blanc.

Univers sans arbres, entassement de pierres : la colline du Labeur attirait tout de suite le regard. Sur son flanc le plus exposé au soleil s'empilaient les hautes demeures des tisseurs. Les stores de couleurs claires des larges fenêtres étaient baissés.

Monde aveugle.

Les angles de lumière et d'ombres des façades s'imbriquaient les uns dans les autres. Leurs reflets vibrants déchiraient les remous du fleuve. Sous l'averse éblouissante, même les tuiles romaines recouvrant les toitures presque plates, déjà méridionales, se décoloraient. La clarté était telle qu'elle guérissait la lèpre des murs qui réparait avec le soir, lorsque les rayons frisants viendraient souligner chaque ride, chaque trace d'humidité, toutes les craquelures et les griffures du temps.

Partant du pied de cette colline, il fallait traver-

ser le cœur doré de la ville, sa partie riche, pour découvrir les premiers arbres : platanes, chênes, mûriers, ormes et tilleuls énormes du parc fermé de grilles qui entourait le rocher où s'élevait la demeure princière.

A pareille heure, tout semblait mort si l'on exceptait la rumeur des métiers à tisser qui ruisselait des hauteurs. Elle était à tel point continue et monotone qu'on l'oubliait assez vite. Elle s'étalait sur la cité comme une eau épaisse.

Quelques livreurs, des domestiques, des cochers et des gardes suisses somnolents étaient seuls à se déplacer le long des avenues parallèles au fleuve ou dans les rues étroites qui partaient de la rive droite pour ouvrir des tranchées d'ombre en direction de l'ouest.

Lorsqu'elles avaient traversé le centre dans la plus parfaite rectitude horizontale, ces voies se mettaient à serpenter pour s'élever lentement au flanc d'une pente regardant le levant, plus douce et moins construite que la colline du Labeur.

Les ruelles montaient ainsi vers le ciel et ce qui l'habite, en prêtant l'oreille au murmure des prières et aux envolées des cantiques qui débordaient jour et nuit les hautes murailles emprisonnant les cours ombragées des couvents.

Les sentes devenaient plus étroites à mesure qu'elles prenaient de la hauteur. Sans doute les chemins du ciel sont-ils de moins en moins encombrés d'étage en étage. Des placettes marquaient des haltes où des porches s'ouvraient, invitant à la fraîcheur embaumée des chapelles, tandis que

## *Prologue*

demeuraient closes les grilles et les lourdes portes cloutées des monastères.

Ce coteau exclusivement voué à la contrition, aux dévotions et à la charité était, avec le parc princier, le seul lieu de la ville où il y eût des arbres. Mais ceux qui n'avaient pas accès aux demeures des religieux et des moines n'en pouvaient contempler que la cime débordant les hauts murs pour la plupart hérissés de tessons de bouteille.

Depuis les placettes, on dominait à peu près toute la Principauté.

Vers le levant, la vue s'étendait bien au-delà des remparts inachevés, sur des espaces marécageux où, en dehors des périodes de grande sécheresse, miroitait l'acier des lûnes. C'était la plaine des Brotteaux que prolongeaient des plantations de mûriers.

Vue depuis cette colline, la lame du fleuve qui séparait le centre du quartier de la prison n'était échancrée que par la masse hérissée du château.

Surprenante construction que cette demeure familiale des princes !

Du très ancien donjon central, jusqu'à la dernière salle d'apparat à peine terminée dont les hautes fenêtres surplombaient les eaux noueuses du fleuve, vingt générations au moins avaient voulu laisser leur empreinte. Vingt styles différents se confondaient en voulant se dominer l'un l'autre.

Les plus orgueilleux avaient fait surélever des tours, les plus belliqueux ériger d'épaisses murailles flanquées de bastions ; aux plus délicats

on devait des appartements ornés, décorés, regorgeant de meubles précieux; les plus modestes n'avaient ajouté qu'une échauguette ou une pauvre bretèche que tenaient dans leur ombre les parties massives aux créneaux garnis de canons à gueule noire.

Les historiens affirment que, bien avant Gontran I<sup>er</sup> se dressait une forteresse romaine dont les pierres auraient servi à édifier la base du donjon. Ce qui permettait aux princes de se croire les descendants directs de César.

Le problème capital toujours posé aux architectes de la cour était la dimension du rocher qui, largement recouvert, n'autorisait plus aucune extension sans piliers de soutènement. Ces innombrables colonnes cylindriques ou à pans coupés donnaient à l'ensemble crénelé et surmonté de flèches l'aspect d'un monstrueux insecte déformé par on ne sait quelle arthrite, posant quelques pattes dans l'eau et hésitant à s'y engager davantage.

Deux siècles plus tôt, un architecte s'était permis de suggérer au prince d'abandonner cette bâtisse au seul souvenir de ses ancêtres. On ferait d'elle un musée. Le château des temps futurs se dresserait en haut de la colline du Labeur. Les habitations des tisserands seraient rasées. La population laborieuse irait s'installer hors les murs, laissant aux monarques la position dominante.

Sans prendre la peine de consulter ses ministres, le prince avait fait pendre cet olibrius dérangé au sommet du donjon. Les vents avaient balancé

## *Prologue*

longtemps sa dépouille qui continuait d'habiter les mémoires. Son souvenir ne devait nullement décourager les jeunes gens attirés par l'art de bâtir. Il les avait simplement poussés à étudier de près la science du pilastre, de l'encorbellement, de la jambe de force et du pied-droit. Dans les manuels publiés après cet incident, tout un chapitre rappelait qu'il ne saurait être question de construire en faisant table rase des traditions. L'auteur ajoutait qu'à un prince régnant on ne saurait sans l'outrager proposer d'aller vivre en un lieu depuis des éternités souillé par la plèbe.

On peut chasser la vermine, rien jamais ne saurait effacer son souvenir.

Ainsi, du donjon en permanence couronné d'un vol de choucas, jusqu'à la semelle des piliers, pouvait se lire l'histoire des princes.

Aux pieds du château (et l'on doit ici prendre l'expression à la lettre) commençait la ville riche. Une grande avenue orientée nord-sud la fendait en deux. Pavée de larges dalles de granit gris, elle partait de l'entrée principale du parc des Princes pour filer jusqu'à la Grand-Place, presque à la base de la colline du Labeur (que l'on nommait également colline des Douleurs).

Sur la rive gauche du fleuve, là où les remparts jamais terminés s'ouvraient sur les plaines de l'est, s'élevait la prison. Presque noire, carrée, hideuse, elle émergeait d'un empilement de masures croulantes dont les plus hautes semblaient ne tenir debout que soutenues par cette masse énorme à laquelle elles s'adossaient.

*La Révolte à deux sous*

Quels que fussent le temps, l'heure du jour ou de la nuit, la prison restait sombre. Écrasante comme une menace d'orage.

Telle était la cité des Soies avant les événements qui vont nous être contés.